

# « SURVIVRE ENSEMBLE » REENCHANTER L'EDUCATION POPULAIRE ? (1/1)

Par Jean Cornil

***En ce début du troisième millénaire nous sommes les acteurs et les spectateurs d'une transformation du monde décisive. Nous vivons, le plus souvent sans nous en rendre compte, un basculement de civilisation d'une ampleur à proprement parler historique. La nouvelle société qui s'ébauche sous nos yeux rompt sur bien des aspects avec des habitudes et des traditions séculaires, voire millénaires. Comment comprendre cette métamorphose ? Comment élaborer les outils conceptuels pour la déchiffrer ? Comment mettre en œuvre des moyens d'agir renouvelés pour peser à la fois sur les promesses et les menaces du présent ?***

Pour développer un véritable esprit critique apte à interroger en profondeur les bouleversements civilisationnels, c'est-à-dire élaborer des grilles nouvelles de décryptage du réel, il nous faut tenter un exercice en soi impossible : ramasser la complexité du monde en quelques étapes et en quelques principes simplifiés. Chacun comprendra la part significative de caricature, d'arbitraire, de simplisme et de partialité que cette démarche comporte.

Eduquer, c'est un cheminement pour sortir hors de soi et connaître des évolutions qui changent notre regard envers nous-mêmes, envers les autres et envers le monde. C'est un processus, lent, long et en soi sans fin, pour moins mal comprendre la vie et l'univers. Pour introduire, par la réflexion, un peu moins d'incohérence dans des existences et dans un monde où chacun s'évertue à définir un sens, une signification, une fin, dont nul ne peut prétendre à la compréhension définitive.

Ce travail d'éducation implique donc de mobiliser des visions du monde, des savoirs et des connaissances, des sciences à la philosophie, afin de donner un minimum de rationalité à une réalité qui peut être envisagée, au sens d'Albert Camus, comme totalement absurde, totalement dépourvue de sens. Comment inscrire notre courte vie, qui est par nature marquée par la finitude, dans un univers en expansion qui

approche les vertiges de l'infini ? Et sur quelles valeurs fonder notre insignifiante existence pour lui conférer un sens, à la fois une direction et une signification, face aux mystères et au chaos du Cosmos ?

Eduquer, c'est apprendre à vivre, enseigner à vivre. C'est une somme de réponses, partielles et inachevées, pour répondre à la difficulté de vivre. Face au traumatisme de la naissance, avoir été jeté dans le monde sans l'avoir désiré, il faut impérativement se construire, dans nos imaginaires, dans nos esprits, dans nos consciences, des principes explicatifs qui peuvent nous offrir une logique, une boussole, un guide pour s'orienter entre les torrents de la vie et de la nature. S'éduquer, c'est donc patiemment construire un principe de sens qui nous permette d'être en cohérence maximale avec ce que nous souhaitons être. Il s'agit d'optimiser nos potentialités en regard d'un horizon, en soi inatteignable, de sagesse réconciliée avec soi, les autres et le monde.

Eduquer, c'est étymologiquement, se conduire hors de soi, se hisser un peu au-dessus de soi-même. Ne pas trop se perdre de vue dans le divertissement, la distraction, la diversion de l'essentiel. C'est un pari existentiel : moins mal percevoir et analyser le réel contribue à une forme de sérénité, de quiétude. Le cheminement vers la connaissance et d'abord une joie. Dans le sillage de Spinoza, mieux comprendre c'est être un peu plus soi-même. Et un peu moins juger de manière péremptoire les soubresauts du monde : on ne juge que ce que l'on ne comprend pas. Le savoir se veut donc un des chemins possibles vers une forme de bonheur. Il y a une véritable jubilation à éclaircir un mystère, à confronter des narrations du monde, à dialoguer sur des concepts, à faire évoluer son angle de vue, à partager une intuition. La route de l'apprentissage, si elle se détourne des dogmes et des slogans, nous conduit vers la tolérance, l'empathie, le doute et le respect. Vers plus de hauteur et de dignité. Elle nous rapproche de notre humaine condition. Aussi humble qu'elle puisse être, l'éducation améliore le monde et chacun d'entre nous. Nous devenons ce que nous sommes.

L'éducation populaire nous condamne à être étudiant à perpétuité. A ne jamais se satisfaire d'une vision univoque et totalitaire du réel. A dépasser nos croyances qui nous aident à supporter notre condition, pour les convertir en connaissances, par lesquelles la pensée élargie nous rend plus lucide et plus heureux. Elle est un progrès sur soi et un progrès en soi. Et porte en elle l'espérance d'un approfondissement de notre commune humanité.

L'éducation populaire oblige à la rencontre des savoirs théoriques et des savoirs pratiques. Elle ne hiérarchise pas mais, au contraire, elle symbolise la rencontre de l'érudit et du paysan, du savant et de l'artisan, du lettré et de l'intuitif. Chacun possède une compréhension à transmettre. L'éducation permanente se doit d'intensifier l'échange et la circulation des messages. Contre une verticalité élitiste, elle promeut la convivialité horizontale, le partage du questionnement, la mise en commun des interrogations et des embryons de réponse que chacun se construit. Son cœur en est le débat et l'échange. Une progression de chacun par une élaboration de tous.

Revenons sur les différents aspects évoqués et tout d'abord sur le basculement du monde. Peu importe son appellation mais nous clôturons une période historique qui remonte à des siècles et pour certaines caractéristiques à des millénaires. Nous vivons une révolution en profondeur de notre civilisation. Une mutation inouïe.

Tout d'abord, en suivant Michel Serres, à un passage gigantesque du monde agricole vers l'urbanité. Si l'amplitude d'une transformation se mesure à la longueur de l'époque qu'elle termine, alors le simple transfert de la campagne à la ville d'une partie croissante des humains est une conflagration majeure. Depuis des millénaires, la quasi-totalité des activités est liée à la terre. Voilà, en quelques décennies, nous quittons prairies, forêts et océans pour nous sédentariser sur la brique et le bitume. Dix mille ans de labourage et de pâturage qui s'éteignent. Une sortie du néolithique. 3% d'urbains en 1800 contre 70 à 75 % en 2030 selon les perspectives. Dans une mégalopole, chaque jour plus immense, le rapport au monde se transforme. Radicalement.

Notre rapport au temps et à l'espace se voit ainsi totalement modifié. La mobilité des personnes a augmenté de manière phénoménale. Les distances et les frontières s'évanouissent. La révolution numérique, en suivant cette fois Jean-Claude Guillebaud, nous précipite dans l'immatériel et a en quelque sorte déréalisé progressivement le monde. Un immense territoire virtuel s'est juxtaposé aux continents géographiques. En expansion constante, ce nouvel espace, qui arbitre le meilleur comme le pire, étend ses réseaux en une infinité de ramifications et bouleverse les hiérarchies, les pouvoirs et les Etats encore prisonniers de leurs anciens territoires.

Même processus quand au temps qui lui aussi se trouve réinterprété par notre nouvelle configuration culturelle. Notre conception du temps n'est plus celle de l'histoire, du futur, du progrès ou de l'avenir. Elle bascule dans l'actualité, l'événement, l'immédiateté et l'urgence. Nous vivons dans le règne du culte du présent. Ni passé ni futur. Ni mémoire ni prospective. Ni nostalgie ni projection sur demain. N'existe que l'éternel présent. La ligne du temps s'estompe doucement. Ne subsiste que le point.

Poursuivons le catalogue des mutations de ce basculement de civilisation, sans être, très loin de là, exhaustif. Les progrès de la médecine, la victoire sur les maladies infectieuses et la découverte de médicaments salvateurs ont transformé notre rapport à notre corps. La souffrance, la douleur, l'espérance de vie, la mortalité, la maîtrise de la reproduction, ont subi des bouleversements majeurs. Jamais, depuis les débuts de l'hominisation, l'homme n'a eu autant prise sur son corps et peut retarder l'échéance fatale. L'humanité augmentée, le transhumanisme, grâce aux nanotechnologies, aux sciences cognitives, à l'intelligence artificielle et à la révolution génétique, en suggérant la possibilité d'une vie éternelle, fait déjà rêver ou frémir. Mais jamais les pouvoirs d'agir directement sur la vie n'ont été aussi étendus. Pouvoirs porteurs de promesses pour « réparer les vivants » comme de menaces face au risque d'eugénismes ou de nouvelles discriminations.

L'amélioration considérable des techniques médicales et des soins apportés au corps a entraîné corrélativement une hausse historique de la démographie. Deux

chiffres : en 1900 la population mondiale est estimée à plus ou moins 1,5 milliards d'humains. En 2100, selon les projections de l'ONU, elle oscillera entre 7 et 17 milliards de personnes. En à peine deux siècles l'humanité a littéralement colonisé la terre. Nous entrons bien dans cette nouvelle ère géologique que certains savants appellent l'anthropocène. On a du mal à imaginer l'ampleur colossale des difficultés devant une telle multitude en termes de ressources naturelles, de dégradations des écosystèmes, de sécurité collective ou de redistribution des richesses. Le monde est bel et bien en totale transmutation.

Ajoutons à ces transformations en profondeur la mutation géopolitique : l'Occident, jusqu'il y a peu centre du monde, cède la place à une planète polycentrée et multipolaire. L'axe de la puissance se déplace insensiblement de l'Occident vers l'Orient, et de l'hémisphère Nord, elle glisse vers des régions plus au Sud ; la mutation économique : la mondialisation, ou la globalisation, voit le triomphe du libre-échange et de l'économie du marché que les Etats-nations issus des siècles précédents ne parviennent plus à contenir. La marchandisation du monde se développe à une vitesse hallucinante et toute valeur d'usage, pour reprendre la terminologie de Karl Marx, est condamnée à sa conversion en valeur d'échange. On s'interroge aujourd'hui sur ce que l'argent ne saurait acheter puisque, du ventre des femmes à nos sentiments les plus intimes, des ressources vitales aux fonctions jadis régaliennes de la puissance publique, tout, absolument tout, doit être rentabilisé par la mise en concurrence et l'évaluation quantitative. Même notre vocabulaire connaît l'impérialisme de l'économie qui écrase désormais les sciences humaines comme les raisonnements de nos dirigeants.

Un mot enfin, même si cela transparait déjà dans les mutations décrites, tant aujourd'hui tout relève d'une interdépendance complexe, sur la révolution écologique. L'entreprise prométhéenne d'asservissement de la nature à nos exigences se heurte à une limite infranchissable, un globe terrestre fini. Comment concilier le projet infini de l'homme à l'intérieur d'un monde fini ? Là repose sans doute l'interrogation centrale de notre modernité. C'est de cette contradiction majeure qu'émergeront des projets émancipateurs ou catastrophistes. La voie est en équilibre instable. Dans son manifeste funambule, Pascal Chabot plaide superbement pour deux valeurs oubliées : l'équilibre, tant individuel que collectif, et le pacte, un forme de contrat technologique comme idéal régulateur pour « que la démesure ne nos moyens ne nous nuise pas ».

Il faut répéter que toutes ces transmutations du monde s'opèrent en une interdépendance complexe. Elles se nourrissent l'une l'autre et elles ne peuvent être comprises séparément. Il faut les envisager comme une totalité aux multiples visages qui se configurent dans une infinité de possibles.

## **Références bibliographiques :**

- Albert Camus, L'homme révolté, Gallimard, 1951.
- Michel Serres, Le temps des crises, Le Pommier, 2009.
- Jean-Claude Guillebaud, Une autre vie est possible, l'Iconoclaste, 2012.

- Pascal Chabot, Global burn-out, PUF, 2013.
- Edgar Morin, (avec Anne-Brigitte Kern), Terre-patrie, Seuil, 1993.
- Michel Laffont, Ma philosophie de l'homme, Robert Laffont, 2015.
- Alain Supiot, La gouvernance par les nombres, Fayard, 2015.
- Luc Ferry, Sagesses d'hier et d'aujourd'hui, Flammarion, 2014.
- Dany-Robert Dufour, Le délire occidental, Les Liens qui libèrent, 2014.
- Laurent Bouvet, L'insécurité culturelle, Fayard, 2015.
- Frédéric Martel, Mainstream, Flammarion, 2010.
- Francis Wolff, Notre humanité, d'Aristote aux neurosciences, Fayard, 2010.
- Monique Atlan et Roger-Pol Droit, Humain, Une enquête philosophique sur ces révolutions qui changent nos vies, Flammarion, 2012.
- Dominique Bourg et Augustin Fragnière, La pensée écologique, PUF, 2014.
- Marie-Claude Blais, Marcel Gauchet, Dominique Ottavi, Transmettre, Apprendre, Stock, 2014.
- Edgar Morin, Enseigner à vivre, Manifeste pour changer l'éducation, Actes Sud, Play Bac, 2014.
- Jacques Généreux, La dissociété, Seuil, 2006.
- Fabrice Flipo, Pour une philosophie politique écologiste, Textuel, 2014.
- Jared Diamond, Effondrement, Gallimard, 2005.
- Eric H. Cline, 1177 avant J.C., Le jour où la civilisation s'est effondrée, La découverte, 2015.
- Hicham-Stéphane Afeissa, La fin du monde et de l'humanité. Essai de généalogie du discours écologique, PUF, 2014.
- Pascal Quignard, Mourir de penser, Grasset, 2014.